

https://www.telerama.fr/musique/leo-ferre-l-integrale-un-troisieme-volet-cheveux-blancs-et-sans-carcan-7004868.php?fbclid=IwAR09dIF6SSKG_Vn9AiVzj4SIB1wiKeElqOALziNmGBytQzDbbpl9zm2k3gU

Menu

Télérama

Se connecter

Je m'abonne



PROGRAMME TV

CINÉMA

ÉCRANS & TV

ENFANTS

SORTIR

MUSIQUES

RADIO

LIVRES

DÉBATS

MBA
FAIR

LE SALON DES MBA ET EXECUTIVE MASTERS
SAMEDI 27 NOVEMBRE À PARIS & EN LIGNE



Musiques

Léo Ferré, l'intégrale : un troisième volet cheveux blancs et sans carcan

Publié le 09/11/21

Partager



Après “La Vie moderne, 1944-1959” et “L’Âge d’or, 1960-1967” paraît “La Solitude, 1968-1974”, suite de la remarquable intégrale Léo Ferré. Des années qui le voient au sommet de son art, vociférant des hallucinations d’une stupéfiante puissance poétique.

Avec Léo Ferré, rien n’était jamais académique, convenable, fait dans les formes. C’était plus fort que lui. Son anarchisme n’était pas tant politique que poétique, c’est-à-dire viscéral, inscrit dans la peau, la langue et les os. Aussi ne faut-il pas chercher son âge d’or dans sa jeunesse ou quand, précisément, il chantait *L’Âge d’or*. Cet épanouissement, il l’a connu plus tard, quand Mai 68 a passé, que ses cheveux ont poussé et que, soudain, à plus de 50 ans, la poésie s’est mise à le posséder si entièrement qu’il ne pouvait plus la contenir. L’âge d’or de Ferré se trouve donc moins dans le (remarquable) coffret sorti l’an dernier sous ce titre que dans la suite et troisième volet de l’intégrale supervisée par son fils Mathieu, nouvel ensemble de 18 CD sous un titre en apparence, en apparence seulement, moins messianique : *La Solitude*. De ce monument de poésie et de musique, voici cinq entrées possibles.

Ruptures : “Le Chien” (“Amour Anarchie”, 1970)

À plus d'un titre, la fin des années 1960 est pour Ferré une ère de ruptures. Il y a ce qui relève de l'anecdote, de la vie humaine et bête que le poète voulait sans entraves avec Madeleine, les chimpanzés Pépée et Zaza, le cochon, les chiens et les autres. Une utopie devenue asile de fous où l'on abat les animaux et se tue l'un l'autre dans une guerre d'autant plus laide que lente, sournoise. Ferré rompt. On lui a pris Pépée, son amour absolu, il l'honorera d'un requiem. Mais la rupture est aussi dans les mots et dans les formes. Avec *Le Chien*, Ferré règle son compte au carcan des couplets et refrains, à la bienséante intelligibilité et même à la primauté de la mélodie sur le discours. Il ne chante plus mais déclame, vocifère. On n'y comprend rien, ça lui « dégueule », comme il le dira plus tard, dans un torrent continu, avec le groupe Zoo pour accorder cette poésie free à son free jazz. Rien de plus simple, pourtant. « *Un poète ça sent des pieds/ On lave pas la poésie/ Ça se défenestre et ça crie/ Aux gens perdus des mots fériés.* » Qui sera resté naïf, féroce et méchant, chien enfin, se trouvera toujours pénétré, à cinquante ans de distance, par le moindre de ces mots.

Désordre : “La Mémoire et la mer” (“Amour Anarchie”, 1970)

Ferré n'est pas un classique. Rien ne lui est plus étranger que l'agencement harmonieux et la symétrie des lignes claires. L'art et le désordre vont chez lui ensemble, la création ne se démêle pas du chaos. Héritage du surréalisme, bien sûr, mais en chanson, l'équivalent ne se trouvait pas avant. Et puis il y a autre chose, inspiration, inconscient, allez savoir, qui fit de *La Mémoire et la mer* une sorte d'inconnu troublant pour le poète lui-même. L'alliage opalescent entre les liqueurs de la mer, des rochers, de l'écume et du ressac, les parures absinthes, le choc des consonnes et le flot des mots pressé « dans l'entrevoiture », tout cela surgit en extase. Qu'importe l'île du Guesclin, sa plage, son horizon. Qu'importe aussi le secret supposé du poème et toutes les interprétations plus ou moins débiles qui en ont été faites. Il s'agit d'une chanson, d'un temps à écouter, de sensations à laisser venir. Une expérience toujours neuve, à chaque recommencement.

Exil : “Tu ne dis jamais rien” (“La Solitude”, 1971)

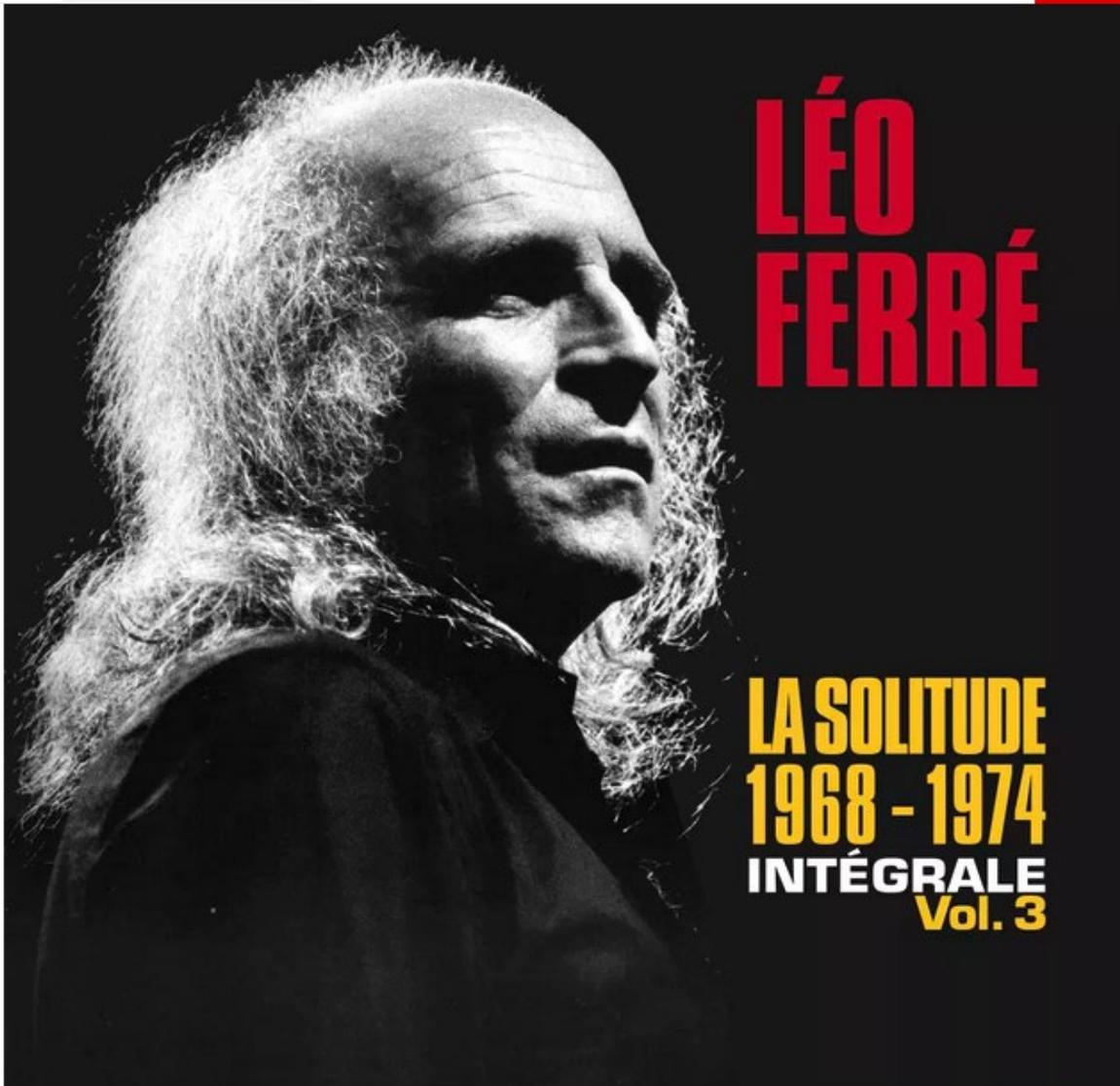
Chanson limite, chanson de bord du monde. Les hallucinations de Ferré ne sont pas toujours furieuses, elles peuvent être proférées avec l'effarement doux de ceux qui sont allés au-delà de la rage et de l'épouvante, ailleurs, dans la grande nuit, « dimension x » dont on ne revient pas. La lucidité exilée du commerce des hommes. Reste alors les bêtes qui ne savent pas parler ou ne peuvent pas, parce que bêtes, ou bien idiots, solitaires. L'incommunicabilité libère cependant, l'immense ratage du sens s'avoue enfin – et les mots qui disaient comprendre et ne comprenaient rien s'évanouissent. Demeure le cœur : « *Et tu ne me dis rien tu ne dis jamais rien/ Mais tu luis dans mon cœur comme luit cette étoile.* » De là le grand, le noble mystère de *Tu ne dis jamais rien*, cette musique parmi les plus belles de Léo, ces mots, ces images, parmi les plus innocents jamais sortis de son esprit.

Péril : “Les Oiseaux du malheur” (“Seul en scène”, 1973)

L'enregistrement en studio de cette chanson figurera sur *L'Espoir*, album de l'aurore nouvelle, avec le fils de Ferré en pochette. À l'Olympia, en 1972, le chanteur en livre une version plus rapide, plus ramassée, dénuée de la très belle orchestration à venir. L'effet de crudité n'en est pas moins saisissant. Pour un temps, la marée d'images s'éloigne au profit de quelques syllabes à l'éclat dur. L'art de Ferré est cruel parce qu'il ne se paye pas de jolies tournures. Une métaphore peut suffire. Vivre non pas « tout seul peut-être mais peinard », mais en ouvrant son cœur, revient à accueillir les oiseaux du malheur, à s'offrir, dans la pleine conscience que ce qui a été donné peut être repris. Passe peut-être en plus la crainte du tarissement ; le bonheur ne fait pas écrire, ou bien de très mauvaises choses. Pourtant, Ferré ouvre les bras à la femme, à l'enfant et au nid. Vivre à un prix, celui de la banalité éventuellement, et le bonheur implique ces courages, l'acceptation du trivial, la possibilité du malheur – mais la poésie, qui le dit si cruellement, offre la beauté en consolation.

Abîme : “Il n’y a plus rien” (“Il n’y a plus rien”, 1973)

À force de le contempler, de tourner autour, de le flairer et d’y jeter des coups d’œil, il fallait bien que Ferré finisse par plonger pour de bon dans le trou noir où toute poésie à quitte ou double, tout ou rien, Enfer ou Ciel – formulation baudelairienne – aboutit toujours. Vient le temps du dépouillement absolu. Plus de filles vertes, d’étoile orpheline et de paravents chinois. Il n’y a plus rien. La houle devient nausée, Ferré engueule et cogne les couples, les citoyens, les femmes et les hommes, par trop dégoûtants. Rien de neuf. La poésie philanthropique n’existe pas, on n’est poète qu’en solitude noire, sans rémission, par haine des autres, honte de la bêtise, de la lâcheté et de l’ignominie sociale. Interminable, épique, le texte invite à trancher les liens, arracher la gangue. Et la métamorphose s’accomplit, la colère fait peau neuve, la radicalité se jure une nouvelle fidélité, non plus à Satan, rien qu’à elle-même. Ferré a 57 ans, il n’est pas mort. Il a survécu au nihilisme, au ressentiment, au confort et à l’amertume. *Il n’y a plus rien* signifie que tout est à venir, demain, « *dans dix mille ans* ».



À écouter

fff *Léo Ferré, La Solitude (1968-1974), Intégrale audio volume 3, Barclay-Universal.*